

L'homo spatialis

Hervé Le Tellier

Le 18 janvier de l'année 1869, à 19 h 27, je pénétrai dans le bureau de mon oncle, le professeur Edmond Salisker, avec cet aplomb et cette fausse désinvolture qu'il m'avait fallu travailler des années avant d'oser m'adresser à ce grand homme de science sans trébucher sur les mots.

— Bon-bonjour, mon oncle, le dî-dîner est prêt.

Je me mordis les lèvres d'avoir une fois de plus bafouillé.

— Entre, Alex, me répondit mon oncle bien inutilement, car j'étais déjà dans les lieux, à le chercher du regard. Au centre de la pièce s'empilait un inextricable fouillis de câbles électriques, reliant entre eux des appareils empilés sur le robuste bureau de chêne, parmi lesquels je reconnus un dynamomètre de fabrication allemande et un voltmètre Besnier de haute précision. Non loin de ce bureau trônait sur une estrade le fauteuil Louis XV où mon oncle aimait à méditer. Il était métamorphosé en chaise de torture : les poignées et le dossier étaient recouverts de milliers de fines plaques de cuivre, cousues à même le tissu, et chacune reliée à un fil électrique. Un antique casque de l'armée prussienne, auquel une myriade de diodes et de condensateurs donnaient un air de coiffure hirsute, couronnait l'ensemble barbare. Devant ce fauteuil, sur le sol, j'aperçus la veste en tweed du savant, sa chemise au col encore noué d'un nœud papillon, son pantalon et son caleçon, et jusqu'à ses mi-bas et ses mocassins.

— Où... où êtes-vous, mon oncle ? fis-je, la voix mal assurée. Êtes-vous... visible ?

— Ha, ha ! voilà une excellente question, Alex.

Je reconnus, au ton surexcité de mon oncle, proche de celui des aliénés placés sous perfusion d'un mélange de cocaïne et d'endorphino-protéines, qu'il venait de faire une découverte d'importance.

— Une excellente question, vraiment ! répéta-t-il.

Le professeur Salisker restait hors de ma vue, mais sa voix provenait de derrière une véritable muraille de bakélite noire, constitué de centaines de batteries au cadmium-nickel. J'allais contourner cet obstacle, quand la voix du professeur se fit impérieuse.

— Arrête-toi tout de suite, Alex.

Je m'immobilisai, pétrifié.

— Maintenant, prends place dans le fauteuil Louis XVI sur l'estrade.

— N'est-ce pas plutôt un fauteuil Louis XV, mon oncle ? » répliquai-je aussitôt.

Car, bien qu'incollable sur la composition atomique du pentacyclofluorure de potassium, l'éminent savant n'avait jamais hélas souhaité développer ses compétences en matière de mobilier, ce qui était dommage, car c'est un merveilleux sujet d'étude, et pour ma part, je...

— Alex, cela suffit ! Je sais fort bien ce que tu penses de mes carences en stylistique, alors,

s'il te plaît, abstiens-toi et obéis. J'obtempérai et m'assis sur le siège, non sans une certaine inquiétude.
— Bien, poursuivit mon oncle. Tu connais, j'en suis sûr, les travaux du physicien danois Jensen Göteborg ?

— Le docteur Göteborg... Voyons, ne serait-ce pas ce savant dont la petite-fille est venue habiter chez vous voici six mois, à l'occasion d'un séjour linguistique ? Ne s'appelait-elle pas, euh... Anna ? Question bien hypocrite, car Anna et moi avons fait ample connaissance, et ce – sans vouloir me vanter – parfois plusieurs fois dans la même journée.

— C'est bien lui, répondit mon oncle à la première question sans se soucier de la seconde. C'est aussi lui qui est l'auteur d'un magnifique ouvrage sur l'organisation du corps humain, le *Tractatus anatomico-mathematicus*, publié à Berne voici vingt ans, vingt ans déjà, mon Dieu, comme le temps passe...

Mon oncle soupira et se reprit :

— Et sais-tu que c'est grâce à Jensen Göteborg que nous savons que l'ensemble des vaisseaux sanguins présents dans notre organisme pourraient, mis bout à bout, atteindre une longueur de plus de 80 000 kilomètres ?

— Combien ? fis-je, stupéfait.

— 80 000 kilomètres !

— Ah... Pardonnez ma surprise, mon oncle, mais j'avais compris 85 000.

— C'est comme si notre cœur pouvait propulser notre sang deux fois autour de la Terre, fit le professeur Salisker sans s'arrêter à ma remarque. Te rends-tu compte, Alex ? Te rends-tu compte ?

— Parfaitement, mon oncle.

— Bien. Le docteur Göteborg a aussi prouvé que l'organisation de notre corps, fruit de l'évolution depuis des millions d'années, était loin d'être optimale, aujourd'hui que l'*Homo sapiens* ne connaît plus de prédateur, à l'exclusion de la fille à marier et du percepteur des taxes royales. Ha ! Il éclata du rire tonitruant que connaissaient bien ses étudiants, car il précédait en général un long monologue vociférant. Je pressentis qu'il n'était pas dans mon intérêt de le contredire. Il poursuivit :

— Tu sais également que, lors des futurs voyages dans l'espace, le corps se trouverait en apesanteur ?

— N'est-ce pas lorsque l'on flotte sans...

— Sans gravité, c'est cela, ne m'interromps pas. Et notre organisme n'est pas habitué à cette nouvelle contrainte. Le sang serait propulsé à nos extrémités, et l'on ressentirait sans nul doute des picotements douloureux. Dans tous les membres, entends-tu ? Ha !

Et son rire retentit de nouveau dans la pièce.

— Eh bien, je viens de faire la plus extraordinaire des découvertes, mon enfant.

— Je ne suis pas un enfant, mon oncle, corrigeai-je d'une voix plus grave que de coutume. Je faillis préciser : — Demandez plutôt ce qu'elles en pensent à Anna, la petite-fille de Göteborg, ou à Gretchen, la fille du receveur des postes, ou à Maria, la nièce du pasteur de l'Université, ou encore à »... Mais je préfèrai garder un silence modeste.

— Alors, Alex, prête-moi la plus grande attention. Es-tu prêt à subir un choc ?

— Oui, mon oncle.

— Le choc le plus terrible de toute ton existence ?

— Mais oui, mon oncle !

— Un choc bien plus terrible que ce jour de ta soutenance de licence de géophysique où, paralysé par le trac, tu as fait pip...

— Oui, oui, bon, mon oncle, ça va, je suis prêt.

— Alors, descends de ce siège. Je ne t'y ai fait asseoir que pour accentuer le caractère dramatique de cette scène d'introduction. Et passe derrière ce mur de batteries. Je t'y attends. »

J'obéis aussitôt au professeur. Je contournai l'édifice sombre, d'où étaient tirés des centaines de câbles, connectés en parallèle à des accumulateurs et des condensateurs. Là, dans la

pénombre, j'aperçus une chose étrange, que je pris d'abord pour un ballon rose.

— Alex, mon cher neveu, n'aie pas peur, fit le ballon rose.

— Est-ce... Est-ce vous, mon oncle ? fis-je, en tentant de garder mon sang-froid.

— Oui, je suis ton oncle.

La masse de chair, car tel était, en première approximation, l'objet que j'observais, la masse de chair rosée, donc, vibrait légèrement. La tête se mit à me tourner, et je retins une nausée. La chose poursuivit :

— Je suis bien Edmond Salisker, Alex, même si j'ai perdu toute forme humaine. Je suis pleinement adapté au vol spatial. Je n'ai plus ni bras, ni jambes, ni yeux, ni cheveux, ni nez, ni...

— Certes, je le constate, mon oncle, dis-je, souhaitant mettre un terme à la malsaine énumération des organes absents.

— Vois-tu, Alex, le corps est un invraisemblable enchevêtrement de nerfs, de vaisseaux, d'organes, d'os, le tout retenu par des muscles et de la peau. Eh bien, en suivant les indications du docteur Göteborg, présentes en marge dans l'exemplaire qu'il m'a adressé de la nouvelle édition de son *Tractatus*, je suis parvenu à désenchevêtrer tout cela. Je suis devenu un être parfait, parfaitement uniforme et lisse, sur lequel l'absence de gravité n'aurait pas d'effet physiologique secondaire. Je suis l'homme du futur, l'*Homo spatialis*, l'ultime degré de l'évolution humaine, le chaînon manquant entre l'homme et l'entité éthérée. Tu me vois là réorganisé en strates successives, le cerveau au centre, sphérique, entouré de nerfs irradiants, puis sans doute des organes disposés par couches, enfin des os, et par dessus, des muscles. Par chance, la peau a eu la bonne idée de constituer la dernière couche, sinon, je n'ose imaginer ce qu'il serait advenu de moi.

J'observai la boule rosée quelques instants, incapable d'une parole. Soudain, j'eus une illumination et une question m'échappa :

— Mais, comment faites-vous pour parler ? Je veux dire, sans bouche ?

— J'avais compris, Alex, je suis une boule, mais pas un imbécile, que diable ! Tape dans tes mains !

— Comment ?

— Tape dans tes mains, te dis-je !

Je frappai mes mains l'une contre l'autre, bruyamment.

— Tu as entendu ce claquement ? fit ce que j'hésitais à appeler mon oncle. Et pourtant, tes mains n'ont pas de bouche ! Tout son n'est qu'une vibration de l'air. Je recrée l'effet des paroles grâce à des ondes corporelles.

— C'est prodigieux !

— Oui, c'est prodigieux, fit mon oncle d'un ton las.

— Et vous m'entendez aussi malgré l'absence d'oreille ?

— Pour les mêmes raisons. Le son, la vibration, etc.

— C'est prodigieux, répétais-je, un peu stupidement.

— C'est prodigieux, mon garçon, mais je dois reprendre forme humaine très rapidement.

— Ah ? fis-je, sans comprendre, avant d'ajouter : c'est juste ! Je venais vous chercher pour le dîner ! Vous devez mourir de faim, et comment vous nourrir sans bouche ?

— Ce n'est pas cela, mon neveu. Bien au contraire.

— Comment, vous n'avez pas faim, mon oncle ? Pourtant, ma tante vous a préparé un gigot au curry, votre plat favori.

— Non, je n'ai pas faim. Vois-tu, Alex, j'ai travaillé toute la journée, dans l'enthousiasme, oubliant tout des servitudes matérielles et corporelles. Me comprends-tu ?

— Euh... Pas très bien, je le crains.

— J'ai une furieuse envie de me rendre aux toilettes, Alex ! Et je ne dispose plus des instruments nécessaires pour accomplir ce geste naturel. Suis-je assez clair ?

— Je comprends. Que dois-je faire ?

— Pousse-moi jusqu'au fauteuil, Alex. J'ai glissé et roulé jusqu'ici lors de ma transformation. Je m'étais dévêtu entièrement, de crainte de désenchevêtrer également des vêtements et de me retrouver avec des fers à chaussures au milieu du cerveau.

Je poussai mon oncle jusqu'au milieu de la pièce. La boule était soyeuse et douce au toucher. Bien qu'uniforme, la peau laissait apparaître de légères irrégularités. Soudain, lors d'une rotation, un tatouage apparut : « A Lulu, pour la vie », sous un cœur percé d'une flèche. Je résolus de ne pas en faire mention, bien que le prénom de sa femme fût Dorothy.

La sphère émit un léger sifflement, proche du souffle de contentement.

— Tout va bien, mon oncle ?

— Très bien, mon neveu. Il me semble simplement que mes parties génitales sont également réparties à la surface de la peau, en fines couches, juste sous la peau. Que ce détail ne te trouble pas, et continue de me pousser.

Quelque peu ému malgré tout, et non sans difficulté, je fis rouler la sphère sur un plan incliné jusqu'au fauteuil. Mon oncle m'engagea à scier les poignées, qui gênaient, et à le sangler sans ménagement sur les plaques de cuivre. Cette tâche accomplie, il m'indiqua la marche à suivre.

— Pose ta main sur le bouton rouge à gauche du bureau, et retourne-toi.

— Pourquoi donc, mon oncle ?

— Alex...

— Ah, c'est juste, vous êtes nu.

La boule rose émit un son qui ressemblait à s'y méprendre à un soupir de lassitude.

— Appuie sur ce satané bouton maintenant, fit-elle.

J'obéis. Il y eut une violente étincelle, qui illumina la pièce d'un bleu de cobalt intense : j'entendis un cri de triomphe, suivi d'un froissement de tissu, enfin d'un long bruit d'écoulement de liquide dans un évier.

— Ah ! Pardonne-moi, cher neveu, mais je n'y tenais plus. Retourne-toi, tu peux admirer ton oncle.

Je me retournai. Le professeur Salisker reboutonnait sa braguette, il semblait plus grand, plus chevelu qu'auparavant.

— Je suis de nouveau enchevêtré, en pleine forme, et j'ai une faim de loup.

— Mon Dieu... Votre visage... fis-je, tandis qu'il se tournait dans la lumière.

— Quoi ? Qu'y a-t-il ?

Il se regarda précipitamment dans le miroir qui ornait la cheminée. Il s'était certes réenchevêtré, mais le tatouage « A Lulu pour la vie » occupait désormais sa joue gauche.

— Oui... Bon... fit mon oncle à peine embarrassé. Je pense que je vais me désenchevêtrer encore un petit coup, puis me réenchevêtrer. Reste ici, mon neveu, car je vais de nouveau avoir besoin de tes services.

— Comptez sur moi, mon oncle, dis-je.

— Alex ?

— Oui, mon oncle ?

— Un seul mot à ta tante, et je te déshérite.

HERVÉ LE TELLIER / Né en 1957, Hervé Le Tellier a suivi une formation mathématique et journalistique avant de rejoindre en 1992 l'OULIPO. Auteur de poèmes, de récits, de nouvelles, il écrit également chaque jour un billet d'humeur pour la lettre électronique du journal Le Monde. Guerres et plaies. Son prochain livre, *Le voleur de nostalgie*, sort aux éditions Castral en février 2005.